

L'Homo Centrafricanus

Léon Grant Kidjimalé a écrit : « *Il a fallu de la persévérance, un cheminement collectif et épars pour aboutir aux racines du mal. Ce mal profondément ancré, qui nous a plombé tous.*

Ce mal est là : le tribalisme crypto-étatique qui demeure entier quelque soient les régimes depuis 1960 ».

Hâtif, tel diagnostic ? Chacun appréciera. Issu d'une observation implicite, l'Homme Centrafricain se retrouve au centre d'observation. Observé par lui-même via quelques incultes en anthropologie. L'auto-observation de l'Homme Centrafricain fait surgir des éléments pouvant être considérés comme faisceaux d'indices aidant la compréhension et voire la maîtrise de ce diagnostic. Et cela a même ouvert quelques pistes pour une thérapie. Si thérapie il y a, selon l'acceptation des concernés... Mais si celle-ci doit être, il est primordial qu'elle soit double. Celle de groupe et celle au niveau individuel.

Ainsi pour ce mal émanant du tribalisme, l'anthropologie de l'homme Centrafricain fait figure de piste majeure à explorer. Dans ce cas précis, dégageons deux points que je trouve essentiels : *l'anthropologie de l'homme parlant et l'anthropologie de l'homme agissant*. Et c'est ici que le diagnostic posé ci-haut prend de l'importance matérielle, et dont la situation chaotique du pays y fait reflet avec acuité.

Anthropologie de l'homme agissant

Revenons sur la définition du tribalisme et de l'Etat. Le *tribalisme* définit comme un groupe social, culturel et politique à l'intérieur d'une ethnie dans les sociétés primitives. Et l'*Etat* est défini comme un groupement de population sur un même territoire et sous une même autorité, qui peut être considérée comme une entité morale.

Dans l'Etat, le tribalisme devrait être totalement soluble. Et ce caractère de solubilité est l'une des conditions nécessaires et suffisantes pour la viabilité d'un Etat. Un Etat dans le sens strict ne peut exister avec la solidification du tribalisme, que je nomme « concept **Mara** », car autour du **Mara** en Centrafrique beaucoup de notions s'y greffent. Le **Mara** c'est à la fois l'ethnisme, le tribalisme et le régionalisme.

En Centrafrique, ou ce qu'il en reste, le concept « **Mara** » est solidifié devenant l'axe principal de rotation de la vie sociale, économique et surtout politique. Et dans l'espace Centrafrique, il n'y a que coexistence des « **Mara** » sans lien direct entre eux. Pourtant dans un Etat, les frontières des ethnies ou tribus doivent être poreuses, permettant l'imbrication des unes dans les autres afin d'avoir un espace total, viable. Et si tel n'est le cas, **la volonté de vivre ensemble** fait obligation d'avoir ce lien, et à défaut, l'ériger. C'est le cas en l'espèce de la langue nationale le **Sangö**. En principe. Mais dans la réalité, notre Langue est confinée à sa portion congrue.

Revenons en arrière ou allons plus loin, c'est selon. Ce conglomérat d'ethnies sans réelle communication entre elles, sans vase communicant identifié, clair et précis, induit une méfiance et voire défiance entre les différents peuples partageant la même société.

Et lorsqu'un **Mara** émet la prétention de conduire l'Etat, c'est-à-dire l'ensemble des autres **Mara**, il y a de la résistance quasi instantanée. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a aucune base induisant un consentement de leur part. En passant, ce consentement résulterait du **désir de vivre ensemble** par cession de droit de tous les **Mara** à l'intérieur même d'un espace donné, ce qui est la base première d'un Etat.

Ainsi sans consentement des autres, un « **Mara** », au nom de l'Etat, s'arroge - *par un coup d'état, c'est le cas des régimes Dacko I et II, Bokassa, Kolingba, Bozizé et Djotodia ; par des élections ethnocratiques*, le régime Patassé I et II - le droit de diriger les autres « **Mara** » selon ses propres normes existantes. Dans leur résistance pour ne pas vivre selon les normes d'un autre « **Mara** », ceux-ci se retrouvent exclus du système en place. Ils deviennent immédiatement des suspects dans l'espace Centrafrique et font l'objet de toute sorte de violence. Cette violence exercée par les gouvernants issus en majorité d'un seul « **Mara** » sur les gouvernés des autres « **Mara** » érige les bases d'une société totalitaire. C'est dans une telle société que vit le Centrafricain depuis les indépendances.

Et les différentes pratiques de ce totalitarisme, fait d'exclusion et de violence perpétuelles, de privation des droits les plus élémentaires, ont réussi à créer ***l'Homo Centrafricanus***, être passif et dépendant.

L'anthropologie de l'homme agissant Centrafricain fait ressortir cet état de passivité et de dépendance en tout point de son existence. Il résulte de la violence perpétuelle à laquelle est soumise celui-ci. Et l'Homme

Centrafricain accepte cette violence, vivant dedans et parfois même l'investissant comme bourreau ou victime consentant.

Ainsi la trahison, les tergiversations, les demi-mesures, le complexe de supériorité les uns vis-à-vis des autres à l'intérieur même de la société, de chaque « *Mara* ». Et l'une des caractéristiques majeures de cette passivité et dépendance, c'est remettre aux « *autres* » le soin de donner des réponses souvent simplistes à des situations complexes de notre société. Et le soumis, *l'Homo Centrafricanus*, remet son sort en faisant toujours appel à un Chef, à un parti politique, aux institutions sous-régionales (CEEAC, CEMAC, FOMAC), à la France, à la Communauté Internationale...

Dans le cas en l'espèce où il y a annexion du pays, les uns sont dans le déni pour ne pas à endosser une quelconque responsabilité, les autres préfèrent collaborer ou encore jouer la montre... en « *parlant beaucoup* » pour essayer de noyer le poisson, dans les tribunes, colloques et autres manifestations sans répercussions concrètes... Et quand il doit y avoir propositions, ce n'est que la routine du genre : conférence nationale, gouvernement d'union nationale, etc. Parce que tout simplement nous sommes passifs et dépendants. Comment peut-on expliquer qu'une rébellion a détruit sciemment et méthodiquement l'ensemble de l'administration d'un pays.

Pour nous c'est pas grave, il faut collaborer avec elle. N'est-ce pas de la passivité ? Cette même rébellion s'en prend aux différents symboles du pays.

Pendant pratiquement un semestre, elle se livre au pillage, viols, vols et autres exactions les unes plus graves que les autres, nous voilà en train de chercher à la dédouaner en allant chercher des boucs-émissaires ?

L'anthropologie de l'homme parlant

En partant toujours de ce mal identifié, il est question de voir comment se situe le Centrafricain dans son parlé. Et comme toujours, cela découle de mes observations dont j'en fais partie intégrante.

La violence accompagnant le tribalisme crypto-étatique créant *l'Homo Centrafricanus* a donné à la société un parlé où le mensonge et la flagornerie prennent le pas sur tout éveil de conscience.

L'anthropologie de l'homme parlant fait ressortir le mensonge et la flagornerie comme subterfuge pour « *exister* » que d'affronter le mal en lui-même afin d' « *être* ». Surtout les pseudo-élites ou intellectuels du pays. Celles-ci- *pour un grand nombre* - ont dérogé à leur première mission, celle d'éveiller les consciences, de dénoncer les violences et *devenir des dissidents* à cette société totalitaire.

Le mensonge : ce détournement du parlé à caractériser le Centrafricain depuis des lustres où la sincérité est devenue pièce rare dans ce semblant d'Etat. Le « **Mara** » au pouvoir passe par ce moyen pour dissuader les autres à le contester. Il entend montrer qu'il s'emploie à rendre le quotidien meilleur de tout le pays. En réalité, ses premières voire uniques préoccupations demeurent le meilleur de son « **Mara** ». Tout ce que l'Etat doit faire a pour axe central le « **Mara** » du dirigeant. Les décisions se prennent et s'apprécient avec le prisme tribal et non étatique.

Mais ce mensonge va plus loin. Il ne s'arrête guère aux confins des paroles. Il englobe toute la sphère du langage. Ceci toujours pour exister et non être. Parler comme et pour **l'autre** ; S'afficher avec **l'autre** devient un impératif existentiel. Les photographies sont légion des chefs de parti ou d'un individu lambda faisant démonstration de son existence à travers **l'autre** ? Ce n'est pourtant pas interdit. Mais il fait partie des panoplies de ce vil mensonge. Nous devenons importants lorsque nous sommes en compagnie d'une personnalité connue. Cela donne un ticket gagnant pour « **exister** », faire son trou, le temps toujours d'une nomination ou d'une présidentielle ? C'est selon...

Parler comme l'autre a contribué à saboter le lien **interMara** en Centrafrique qu'est le **Sangö**. Il faut utiliser des mots subtils, des mots savants dans la Langue de Molière ou celle de Shakespeare pour « **exister** ». Et chacun y va de son grain, à consommer sans modération. Ainsi la langue de l'autre s'est imposée comme moyen de mensonge surtout pour les élites et les pseudo-intellectuels. Des écrits sans consistance, ni profondeur et encore moins de densité. Qu'importe. L'essentiel est d'assembler des mots savants, comme qui dirait chez moi, des **gros mots**. Et le tour est joué. Du jour au lendemain on devient un leader d'opinions pour invectiver, haranguer la foule, pour reprendre un tel ou un autre. Tout ceci en prélude à ... Suivez mon regard !

La flagornerie : C'est l'arme des violentés. Ils passent par ce moyen pour « exister ». Créant leur espace à coup d'encensoir pour plaire au « prince ». Par le média d'Etat, par les tribunes, ou toute action pour signaler leur adhésion à un parti politique ou à un Chef, etc. Et dès que le Prince est déchu, tous les flagorneurs changent de camp pour encenser le nouveau maître. D'autres retrouvent la mémoire pour dénoncer l'ancien Prince avec qui leur liaison était pourtant harmonieuse. Et le bal s'enchaîne sans discontinuité depuis les indépendances jusqu'à cet état de déliquescence avancée de l'espace Centrafrique.

Le mot de la fin ?

C'est une contribution supplémentaire à verser à cette quête que nous avons initiée depuis quelques temps déjà sur le site www.sozowala.com. Chercher à identifier les racines du mal qui gangrène le pays Centrafrique. Et cette contribution est assujettie aux débats contradictoires autant complémentaires. Prolonger *l'anthropologie de l'homme agissant et celle de l'homme parlant Centrafricain*. Dans l'espoir que la brume se lève un jour sur ce pays.

Et pour ma part, au *centre de la parole et du langage*, je place la faculté d'interroger. Interroger sa société, s'interroger soi-même en étendant chaque jour davantage cette interrogation à chaque domaine de la vie sociale et sociétale du pays. Nous interroger permet la prise de conscience afin de bâtir une nation ; Nous interroger permet de se rectifier ; Nous interroger pour briser la société totalitaire ; Nous interroger permet de tirer leçons de nos aînés et non faire la même chose ; Nous interroger aide à embrasser d'autres possibilités que de rester cloîtré dans des vases hermétiques des « **Mara** ».

Au *centre de l'agir et de la faculté d'habiter la Centrafrique* (ou même le monde), *de cohabiter, de coexister et voire de coopérer*, je place le style. Le style comme émanation principale et unique de notre devise : Unité, Dignité, Travail. Le style qui crie et favorise l'émergence réelle de l'**Unité** dans la République en lieu et place du « **Mara** », où celui-ci ne sera plus une faiblesse mais une force dans la sphère Centrafrique. Le style qui impose la **Dignité** où l'Homme Centrafricain ne sera plus passif et dépendant mais acteur de son présent et de son devenir en assumant les erreurs du passé; le style qui fait de la valeur **Travail** l'élément principal d'émancipation de chaque Centrafricain.

Singuila Mingui.

Henri Paul Akibata Kette